

coup d'auteurs se refusent à le regarder, sous cette forme, comme une vérité première, évidente par elle-même; on le démontre, en effet, soit à priori par la notion de Dieu, qui n'a pu créer sans but, soit à posteriori, par l'observation de la nature. Aussi à cette formule : *Tout être a une fin*, a-t-on substitué celle-ci : *Tout ce qui est ordonné suppose une intelligence et un but.*

C'est ainsi que l'a formulé Bossuet : « Tout ce qui montre de l'ordre, dit-il, des proportions bien prises et des moyens propres à produire de certains effets, montre aussi une fin expresse; par conséquent un dessein formé, une intelligence réglée et un art parfait. C'est ce qui se remarque dans toute la nature. Nous voyons tant de justesse dans ses mouvements et tant de convenance entre ses parties, que nous ne pouvons nier qu'il n'y ait de l'art. Car s'il en faut pour remarquer cet art et cette justesse, à plus forte raison pour l'établir. C'est pourquoi nous ne voyons rien dans l'univers que nous ne soyons portés à nous demander pourquoi il se fait, tant nous sentons naturellement que tout a sa convenance et sa fin. » (*Conn.*, IV, 1.)

L'ordre, les proportions, les moyens ne s'expliquent que par la fin; s'il n'y a pas une fin, ils sont inutiles, n'ont aucune raison d'être. L'idée d'ordre et l'idée de finalité ne sont pas adéquates, elles sont corrélatives, comme celles de cause et d'effet : partout où nous voyons un effet, nous concluons à la cause; de même, partout où nous voyons l'ordre, nous concluons à la finalité. La fin ordonne les moyens, mais c'est par la connaissance des moyens que nous parvenons à la connaissance de la fin.

Comme on le voit, outre qu'elle a le mérite de la clarté, cette nouvelle formule du principe de finalité montre qu'on ne se sert légitimement des causes finales que si on les détermine par la méthode expérimentale; en d'autres termes, que si on va des faits aux causes finales, et non des causes finales aux faits.

Voici d'autres formules de ce principe : Les aptitudes ou facultés des êtres créés sont naturellement coordonnées pour une fin proportionnée et n'agissent pas au hasard; — tous les phénomènes simples concourent à former des phénomènes complexes, dont la production finale est leur raison d'être : sans l'arbre total, nous ne comprendrions ni les feuilles, ni les racines, ni la sève. — *Rien n'est en vain* : point d'organes sans fonction, point de faculté sans objet, point de tendance sans but.

« Rien, dit saint Thomas, ne se meut pour se mouvoir, mais pour arriver, » et Ravaison, après Plotin : « Tout ce qui arrive ne vient pas seulement de quelque part, mais va aussi quelque part. » Si tout être a une fin, tout être a reçu une organisation qui le rend apte à l'atteindre; — la diversité des fins correspond à la diversité des natures; — les tendances d'un être lui indiquent sa fin, d'où cet argument : les facultés supérieures de l'homme tendent vers l'infini; donc l'homme a pour destinée l'infini, le parfait, Dieu.

Si chaque être a sa fin, la création tout entière en a une. David nous l'indique magnifiquement : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » (*Ps.* 18°.)

Les fins, fin suprême, fondement de l'ordre moral et social. — Une fin peut être immédiate ou prochaine, intermédiaire, dernière ou suprême. — La fin immédiate ou prochaine est celle qu'on veut atteindre tout d'abord; la fin intermédiaire, celle que l'on se propose comme moyen pour arriver à une autre; la fin dernière, celle qu'on veut pour elle-même et pour laquelle toutes les autres ne sont que des moyens. La fin dernière prend le nom de fin suprême, quand elle s'applique à la destinée de l'homme. — La valeur des fins prochaines et intermédiaires ne doit être appréciée que par rapport à la fin dernière ou suprême.

Tout le fondement de l'ordre moral et social, par conséquent de l'éducation, est dans le principe que saint Thomas pose en tête de sa *Somme* : *Il y a une fin suprême, qui est Dieu; une vie future vers laquelle tout homme doit tendre : toute la moralité, toute la véritable utilité des actions humaines doit être appréciée d'après cette fin.* Ce principe d'une fin suprême à atteindre librement, implique les premières données de la conscience ou premiers principes de l'ordre moral. (On les trouvera au commencement de la *Morale générale*.)

Fin est synonyme de bien; car nul être ne peut agir que pour chercher un bien réel ou apparent. Il y a le bien absolu et le bien relatif. Dieu est le bien absolu et la source de tout bien relatif. Le bien relatif (*fortune, science, santé, réputation, honneurs*), comme l'indique son nom, n'est un bien que par rapport au bien absolu. Si, par l'abus que l'on en fait, il cesse d'être un moyen et devient un obstacle, c'est un mal. « Si votre œil droit (quelque chose qui vous soit aussi nécessaire que l'œil) vous est une occasion de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous, etc. » (*S. Matth.*, v, 29.)

« Le vrai bien, a dit saint Augustin, est celui qui nous rend meilleurs, » c'est-à-dire plus justes, plus parfaits, plus semblables à Dieu. L'homme, en effet, étant un être moral et devant moraliser¹ tous ses actes libres, il n'y a de bien pour lui qu'au point de vue moral. Donc tout ce qui, soit par soi-même, soit par l'usage qu'il en fait, répond à sa nature et à sa destinée morales, en un mot, tout ce qui le mène à la perfection, à Dieu, est un bien; et tout ce qui, soit par soi-même, soit par l'abus qu'il en fait, est contraire à sa nature et à sa destinée morales, en un mot, tout ce qui le détourne de la perfection, tout ce qui l'éloigne de Dieu, est un mal.

La pauvreté, la maladie, la persécution, que nous appelons généralement des maux, peuvent et doivent être des biens, c'est-à-dire des moyens de devenir meilleurs, de tendre à notre fin. C'est cette vérité pratique que nous rappellent les *Beatitudes*, de l'Évangile, et tout le *Sermon sur la montagne*. (*S. Matth.*, v, vi, vii.) — Au fond, il n'y a qu'un seul mal pour l'homme, c'est celui qui lui ôte ou amoindrit sa valeur morale, qui le détourne de sa fin. « Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher. » (*LA BRUYÈRE*.)

Lire, dans la *Théorie des belles-lettres*, du P. Longhaye, le chap. iv du liv. I^{er} (p. 72 de la 2^e éd.), où sont étudiés et discutés les rapports de l'art et de la littérature avec la fin dernière.

Principe des lois, d'ordre, d'induction. — Le principe de finalité se rattache à celui de cause première : cette cause, conçue comme absolument libre et parfaitement intelligente, n'agit pas sans but; tout ce qu'elle crée a une fin (principe des causes finales), et pour atteindre cette fin, tout dans l'univers est soumis à des lois stables et générales (principe des lois). Ce dernier principe est le fondement des sciences physiques et naturelles; on le nomme aussi principe d'induction, principe d'ordre. Il implique le principe des causes finales et celui de cause première.

Ces trois premiers principes peuvent se résumer dans cette formule : *Tout est l'œuvre d'une cause législatrice, et cette cause gouverne tout.*

Formules qui se rattachent au principe des lois :

¹ Moraliser veut dire se proposer une fin raisonnable.

La nature procède uniformément des mêmes antécédents aux mêmes conséquents; — les mêmes causes produisent les mêmes effets, et, réciproquement, les mêmes effets révèlent les mêmes causes, on entend dans les mêmes circonstances; l'eau, par exemple, ne bout pas dans une plaine à la même température que sur une haute montagne: la pression atmosphérique n'est pas la même; — toute la perfection qui se trouve dans un effet doit se trouver dans la cause d'une manière égale ou supérieure; par conséquent, un effet ne peut être plus parfait que sa cause totale; — il doit y avoir dans la cause tout ce qu'il faut pour expliquer l'effet¹: par exemple, pour expliquer des marques d'intelligence, il faut une intelligence; en d'autres termes, on ne peut pas trouver dans l'effet ce qui manque à la cause; ainsi, le mouvement fatal ne saurait produire la liberté; la matière aveugle, l'intelligence; l'impersonnel, la personnalité; — nulle cause ne pouvant donner que ce qu'elle a, il s'ensuit que de telle cause déterminée résulte invariablement tel effet; — les phénomènes sont liés par des rapports constants.

Il y a une chaîne ininterrompue de fins et de causes, une sorte de loi de continuité, que rappelle cet axiome: *La nature ne fait pas de saut...*, et que l'on formule de la sorte: *Tout dans l'univers est disposé sans interruption sur un plan régulier; — la nature procède d'une manière continue et par transitions douces.*

Tout le travail des sciences de la nature se réduit à faire rentrer les phénomènes dans cette chaîne ininterrompue de fins et de causes qui ne se termine qu'à Dieu.

(L'induction sera étudiée en *Logique*, 6^e leçon.)

Principe de moindre action. — Au principe de finalité se rattache le principe de moindre action, principe en vertu duquel nous croyons que *la nature suit toujours les voies les plus simples et les plus droites, et qu'elle produit avec le minimum de cause le maximum d'effet*².

Ce principe se déduit de l'existence d'un Dieu créateur et ordonnateur de l'univers. C'est le propre de la sagesse de ne faire rien sans raison et sans but, rien par conséquent d'inutile et de superflu.

C'est à ce principe que se rapporte la loi logique dite *loi ou méthode d'économie*, qui prescrit de ne jamais multiplier sans nécessité, dans les explications, les lois, les causes, les facultés, les êtres, les principes.

Conformément à cette loi, il faudra, par exemple, toujours expliquer les actions de l'animal par la cause psychologique minimum qui pourra suffire à les expliquer et éviter « l'interprétation *anthropomorphique* » (du grec *anthropos*, homme, et *morphé*, forme), ou tendance à concevoir les autres êtres à l'image de l'homme. Si les facultés sensibles suffisent à rendre compte des actes de l'animal, et c'est toujours le cas³, on n'a pas le droit d'alléguer la raison et le raisonnement. Mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire, et dire, par exemple, avec Schopenhauer, que « l'instinct ne suppose pas une vue même imaginative du but ». Il faut, au contraire, que l'animal ait une compré-

¹ « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde ont dit une grande absurdité; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit les êtres intelligents? » (MONTESQUIEU.)

² D'après plusieurs philologues, le principe de moindre action est un de ceux sur lesquels reposent les lois de la formation des langues. En parlant, disent-ils, l'homme tend instinctivement à diminuer l'effort. Les transformations successives du même mot ont pour but inconscient d'en rendre la prononciation plus facile.

³ Voir la *Science catholique*, n° du 15 janvier 1887: *L'Âme des bêtes*, par le P. COCONNIER. — Cette question est traitée dans la 2^e leçon de *Psychologie*.

hension imaginative de la fin qu'il poursuit; autrement il n'agirait pas. Si, lorsqu'un cheval a soif, il n'a aucune connaissance qu'à peu de distance de son écurie il y a de l'eau, s'il n'en a aucune représentation, il est évident qu'il n'ira jamais à l'abreuvoir.

Bossuet parle ainsi de cette loi: « C'est encore, dit-il, un principe très véritable: *En vain emploie-t-on le plus où le moins suffit*; — par où l'on prouve que les machines les plus simples, tout le reste étant égal, sont les meilleures; et parce qu'on a une idée que dans la nature tout se fait le mieux qu'il se peut, tous ceux qui raisonnent bien sont portés à expliquer les choses naturelles par les *moyens les plus simples*; aussi les physiciens nous ont-ils donné pour constant que la nature ne fait rien en vain.

« A ce principe convient celui-ci, qui est un des fondements du bon raisonnement: *On ne doit point expliquer par plus de choses ce qui se peut également expliquer par moins de choses*. Par là sont condamnés ceux qui mettent dans la nature tant de choses inutiles; et, dans la politique, ceux qui, ayant un moyen sûr, en cherchent plusieurs¹; et, dans la rhétorique, ceux qui chargent leurs discours de paroles vaines². » (*Logique*, II, XII.)

Le principe suivant de pédagogie se rapporte aussi à la loi d'économie: *Corriger de façon à obtenir avec le minimum de peine le maximum d'amélioration*.

Il est utile de remarquer qu'il faut bien entendre cette expression: « La nature suit les voies les plus simples. » — « Sans doute, dit M. Rabier, les voies de la nature sont les plus simples possible, mais elles n'en sont pas moins très souvent et ne peuvent pas ne pas être extrêmement compliquées. La nature elle-même nous montre qu'elle réalise parfois une fin par divers moyens. Ainsi une même fonction physiologique, par exemple, la respiration, s'accomplit chez les différents êtres, tantôt au moyen d'organes très simples, tantôt au moyen d'appareils très complexes. Descartes parle quelque part de ces politiques de rencontre, qui, faute de savoir les difficultés des choses, ne se lassent pas d'inventer des moyens, tous plus simples les uns que les autres, d'assurer la prospérité des États. L'idée de la simplicité des voies de la nature, sans son correctif indispensable, à savoir l'idée des nécessités et des difficultés inévitables des choses, fait les esprits *simplistes*, qui sont des esprits faux. »

VI. — IDÉE DE DIEU ET PREMIERS PRINCIPES

USAGE DES PRINCIPES

L'idée de Dieu et les premiers principes. — L'idée de Dieu résume en elle tous les principes directeurs de l'entendement: 1^o le principe d'*identité* et de *contradiction*: Dieu est l'être, il est et ne peut pas ne pas être; 2^o le principe de *causalité*: Dieu est la cause première, la cause absolue, nécessaire, sans laquelle on ne

¹ Le trop d'expédients peut gâter une affaire: On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire; N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. (LA FONTAINE, IX, XIV.)

² Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile, Et ne vous chargez point d'un détail inutile. Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. (BOILEAU.)

« La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut. » (LA ROCHEFOUCAULD.) — « Concision ornée, beauté unique de style. » (JOURBERT.)

conçoit pas les causes relatives, contingentes, ou causes secondes; 3^o le *principe de raison suffisante*: Dieu seul est la raison suffisante de tout ce qui existe et peut exister; 4^o le *principe de finalité*: Dieu est le principe premier et la raison dernière de l'harmonie du monde; 5^o le *principe des lois, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral*: il n'y a pas de loi sans législateur, Dieu est le législateur suprême.

La cause première infinie ne pouvant avoir pour but que la perfection, c'est-à-dire elle-même, elle est à la fois la cause efficiente et la cause finale de l'univers; la source d'où tout découle et le terme où tout se dirige. « La Providence, dit Flourens, est le dernier mot de toutes les études sérieuses. » Bossuet s'appuie sur les principes premiers ou vérités éternelles, qui « subsistent indépendamment de tous les temps », pour conclure logiquement à l'existence d'une intelligence où ces vérités soient éternellement subsistantes. (Voir *Conn.*, IV, v.)

Usage des principes. — Les scolastiques disaient: « Avec ceux qui contestent les principes, on ne discute pas. » Excellent adage, qui signifie que les principes sont au-dessus de la discussion; que, pour discuter, c'est à eux qu'il faut faire appel; que nier les principes, c'est se mettre, pour ainsi dire, en dehors de l'humanité et en dehors des conditions qui rendent toute discussion possible. Les principes, en effet, sont le lien naturel qui unit les hommes de tous les pays et de tous les temps. Les principes sont le fondement, la règle, la condition de toutes les sciences. Comment s'entendre avec quelqu'un qui se croirait en droit de se *contredire* lui-même à tout instant (principe d'identité), ou qui penserait que les faits peuvent se produire sans aucune *raison* (principe de raison suffisante)¹?

Un principe, c'est du savoir en puissance, de la connaissance en germe. La science est dans le principe, comme le mouvement est dans le ressort et dans la vapeur, comme la flamme est dans le caillou. Et quand le principe est tout à fait universel et absolu, il sert pour tout raisonnement, il éclaire toute connaissance. Il ne faut parler ou écrire, penser ou agir, qu'à la lumière des principes: il faut vérifier les principes par les faits, expliquer les faits par les principes.

« Quoique tout homme appelé à y penser ne puisse manquer d'avouer que tout fait a une cause et que la liaison des causes et des effets est constante, néanmoins que de gens pensent, en réalité, comme si le hasard, le caprice ou des volontés arbitraires menaient les phénomènes du monde!

Il est des esprits sans nombre à qui on ne causerait aucun étonnement en leur racontant les choses les plus absurdes, les plus impossibles. Pourquoi? N'ont-ils pas dans l'esprit les principes qui leur permettent de comprendre que l'absurde est impossible? Ils les ont, mais ils les laissent dans l'oubli, ils les laissent

¹ Lire dans Bossuet (*Logique*, II, XII) la réfutation d'un certain nombre d'erreurs ou de principes imaginaires. « En considérant les vrais axiomes ou premiers principes de connaissance, dit-il, il faut prendre garde à certaines propositions que la précipitation ou les préjugés veulent faire passer pour principes. » — Lire aussi, dans les *Conseils* du P. Olivaire, jugés vouloir faire passer pour principes. — Lire aussi, dans les *Conseils* du P. Olivaire, jugés vouloir faire passer pour principes: « Ayons le courage de notre opinion, » et la réfutation des dissertations qui ont pour titre: « Il faut tout connaître. — Il faut faire comme tout le monde. — fausses maximes suivantes: Il faut tout connaître. — Il faut faire comme tout le monde. — Il faut que jeunesse se passe. — Où il y a de la gêne, point de plaisir. — La vertu est affaire de tempérament. — Je ne peux pas. — Je n'ai pas le temps. — J'ai bien le temps.

dormir, pour ainsi dire. De fausses associations d'idées, des souvenirs incohérents, désordonnés, provenant de récits fantastiques, ont littéralement faussé leur esprit. » (MARION.)

Toute contradiction apparaît immédiatement comme telle, c'est-à-dire comme absurde, à un esprit habitué à juger des hommes et des choses à la lumière des principes. S'il y a beaucoup d'esprits à qui la contradiction ne fait pas peur, c'est qu'ils ne sont pas attentifs et qu'ils oublient pratiquement les principes.

VII. — ORIGINE DES IDÉES ET DES PRINCIPES PREMIERS

Peut-on expliquer les principes directeurs de la connaissance par l'expérience, l'association ou l'hérédité? — Cette question pose ce qu'on appelle, dans la philosophie moderne, le *problème de l'origine des idées*. Chercher l'origine des idées, c'est chercher, non la date de leur apparition dans l'esprit (*origine chronologique*), mais la source d'où elles dérivent, c'est-à-dire la faculté qui les produit et les conditions qui sont nécessaires pour qu'elle les produise (*origine psychologique*). Le problème de l'origine des idées, qui avait déjà beaucoup préoccupé les philosophes de l'antiquité et du moyen âge, est devenu, à partir de Locke, la question capitale de la philosophie. On peut ramener à trois groupes toutes les théories proposées: 1^o les théories *empiriques* et *sensualistes*, qui font dériver toutes nos idées des sens ou de l'expérience; 2^o les théories *idéalistes*, qui font appel à la raison plus qu'à l'expérience ou à l'exclusion de l'expérience; 3^o la solution *spiritualiste* ou *empirico-rationnelle*, qui explique les principes par le concours de l'intelligence et de l'expérience.

Théories empiriques et sensualistes. — Elles se résument dans cette formule des stoïciens, entendue absolument à la lettre: « *Nihil est in intellectu, quod non fuerit prius in sensu.* — Il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été auparavant dans les sens. » Toutes nos connaissances viendraient de l'expérience; la sensation en serait la principale, sinon l'unique source. — Les principaux représentants de ce système sont: Démocrite et Épicure dans l'antiquité, et, dans les temps modernes, Locke, Condillae et les chefs du positivisme et de l'évolutionnisme.

1^o *Théorie des idées-images.* — Mentionnons, uniquement pour l'intérêt historique, la théorie grossière des idées-images, de Démocrite, Épicure, Lucrèce. Nos idées seraient des *représentations matérielles*, des émanations ou effluves d'atomes, se détachant des objets et pénétrant par les organes jusqu'au cerveau, où elles s'imprimeraient, comme le cachet sur la cire. Ces émanations ou effluves seraient des figures semblables au corps dont elles se détachent. — Cette théorie se confond avec le matérialisme et se réfute comme lui.

2^o *La table rase de Locke.* — Après Aristote et saint Thomas, Locke suppose qu'au commencement l'âme est une *table rase*, vide de tout caractère, c'est-à-dire sans aucune idée, quelle qu'elle soit; mais il entend autrement qu'eux cette comparaison. Il en conclut que notre entendement est une simple *capacité passive*, recevant tout du dehors, sans y mettre du sien. Il regarde la *sensation*

et la réflexion comme la cause *efficiente* ou *totale* de nos idées. La sensation nous fait connaître les phénomènes externes; la réflexion, les phénomènes internes. Les notions premières sont des constructions de l'esprit uniquement faites de matériaux empruntés à l'expérience: ainsi, l'idée d'infini se forme par l'addition répétée du fini au fini. Les principes premiers peuvent être ramenés au principe d'identité, qui nous est aussi fourni par l'expérience.

— La vérité est que la sensation est la cause *partielle* et *matérielle* de nos idées, et que la réflexion, cette faculté qu'a l'âme de se replier sur elle-même pour observer et analyser ses opérations, n'a pas pour rôle de former l'idée, mais de l'étudier, quand elle est déjà formée par l'abstraction. De plus, il est contestable que tous les principes puissent être ramenés au principe d'identité, qui est analytique; on admet généralement que le principe de raison suffisante et ses dérivés, aussi bien que ceux de l'ordre moral, sont synthétiques, par conséquent irréductibles au principe d'identité. Enfin il est faux que le principe d'identité, qui énonce l'impossibilité absolue de la contradiction, nous soit fourni par l'expérience, qui ne constate que des faits particuliers et nous permet seulement d'affirmer que telle chose qui est, est. Ce qu'il y a de nécessaire et d'universel dans cette affirmation d'impossibilité ne peut venir de l'expérience. Il en est de même des notions d'infini et d'absolu, qu'on ne saurait tirer des seules données de la conscience et des sens, dont le caractère est le fini et le relatif.

3° *Les sensations transformées ou l'homme-statue*, de Condillac. — Condillac suppose une statue organisée intérieurement comme nous, mais encore vide d'idées et de sentiments, et n'ayant rien autre que des organes; la nature extérieure lui donne, par degrés, avec le seul secours de la sensation, qui se transforme, l'attention, la mémoire, l'imagination, le jugement, le raisonnement, le désir et la volonté. En tant que *représentative*, la sensation engendre les facultés intellectuelles, par l'intermédiaire de l'attention, qui n'est qu'une sensation dominante: le souvenir est une sensation conservée; la comparaison, une double attention; le jugement, une perception qui résulte de la comparaison, etc. En tant qu'*affective*, la sensation engendre les facultés morales, par l'intermédiaire du désir qui en naît: la volonté n'est qu'un désir dominant.

— Cette hypothèse de l'homme-statue aboutit à la négation de l'activité personnelle de l'âme, de l'énergie propre de la raison. On a beau, comme Condillac, faire intervenir l'attention pour opérer sur les données de l'expérience, jamais on n'en fera sortir les notions premières, ni les principes qui expriment les rapports nécessaires des idées. Les sens nous donnent la sensation de lumière, de chaleur, de son, par exemple, sensation qui s'arrête nécessairement au concret et au particulier, c'est-à-dire qui représente telle chaleur, telle lumière, tel son; mais ils sont impuissants à en former l'idée, c'est-à-dire la représentation générale et universelle, qui diffère de la sensation en nature et non en degré seulement, et qui suppose un sujet capable de s'élever au-dessus de la sensation et d'en abstraire les caractères communs aux êtres ou aux phénomènes semblables. A tous ses degrés et sous toutes ses formes, la connaissance est l'œuvre de l'activité de l'esprit, qui élabore les données de l'expérience.

La statue de Condillac n'ayant pas de facultés à l'origine, l'impression des objets extérieurs ne pourra pas lui en donner. Eût-elle d'ailleurs la vertu d'éprouver des sensations, elle n'aurait pas celle de les transformer en attention, comparaison, jugement, raisonnement, etc.; car toutes ces opérations sont actives, et Condillac regarde la sensation comme purement passive. — La genèse des facultés morales n'est pas plus soutenable que celle des facultés intellectuelles. Outre que cette théorie méconnaît l'innéité des inclinations, sans lesquelles le plaisir et la douleur sont inexplicables, la volonté, qui est libre, ne peut être une transformation du désir, qui de sa nature est fatal. — Cette doctrine enlève à l'âme toute spontanéité et toute liberté.

4° *Le positivisme*, professé par Comte, par Littré. — Les positivistes pré-

tendent que l'absolu est inaccessible à l'esprit humain et que la science n'a d'autre objet que les faits et les lois, c'est-à-dire la coordination des phénomènes qui tombent sous notre expérience. Ils rejettent, comme non démontrée, l'existence des substances et des causes et en même temps tous les principes de la métaphysique. — Il faut répondre aux positivistes, comme aux sensualistes, que l'expérience ne peut rendre compte du caractère absolu et nécessaire des principes premiers. Quant aux notions de substance, de cause et d'essence, sur la négation desquelles repose le positivisme, il suffit de constater qu'une méthode éminemment scientifique, faite d'expérience et de raison, nous conduit à connaître l'essence des choses, aussi bien que les causes et les substances. (Voir sur cette question l'*Hist. de la phil.* par P. VALLET, p. 525 et suivantes.)

5° *L'associationisme*. — On appelle ainsi la doctrine d'une école philosophique contemporaine composée surtout de psychologues anglais, Stuart Mill, Bain, qui ont continué et complété Hume, et qui prétendent expliquer les principes par des *associations d'idées inséparables*. En vertu de la loi de l'association, qui est comme une loi d'attraction intellectuelle, quand deux sensations ont coexisté dans la conscience, l'apparition de l'une détermine le retour de l'autre, elles ont tout au moins une tendance à se reproduire simultanément ou successivement. Si les circonstances ramènent plusieurs fois une même association, la tendance devient une habitude, laquelle, se fortifiant par la répétition, finit par être irrésistible. Toute connaissance, quelle qu'elle soit, les notions comme les principes premiers, s'explique par le concours de trois éléments: l'expérience, qui fournit les sensations; l'association, qui les groupe; l'habitude, qui conserve les groupes formés. Il n'y a, dans ces notions comme dans ces principes, rien d'absolument nécessaire et universel: l'habitude nous fait regarder comme nécessaires, c'est-à-dire indissolubles, des couples de phénomènes se succédant régulièrement et les jugements qui en naissent; elle nous les fait regarder comme universels, parce que tous les hommes forment des associations semblables. Une nécessité d'habitude, purement *subjective*, nous la transformons en une nécessité logique, *objective*. La notion de cause, par exemple, résulte de la constatation que nous faisons à chaque instant qu'il y a dans la nature des successions régulières de phénomènes; nous ne voyons jamais un phénomène sans qu'il y ait un phénomène antécédent et un autre phénomène conséquent, et nous énonçons le résultat général de l'expérience, devenu pour notre esprit une habitude irrésistible, quand nous disons: « Tout ce qui commence d'exister a une cause. »

— L'association joue un rôle très important dans l'acquisition des idées et dans l'éducation de l'esprit, mais elle s'explique par la nature même de l'esprit, loin de l'expliquer; pour que des associations régulières se produisent, il faut des principes directeurs aux associations. De plus, de quelque manière que les sensations ou les images sensibles s'associent, elles demeurent ce qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire des éléments contingents, comme les faits qu'elles représentent. L'habitude peut bien assurer la constance de l'association, mais non en changer la nature: elle ne saurait rendre nécessaire ce qui est contingent, universel ce qui est individuel. Pour former des concepts et des principes nécessaires et universels, il ne suffit pas d'associer ensemble des sensations et des éléments de sensations, de dire *ce qui est*, il faut dire *ce qui doit être*, *ce qui ne peut pas ne pas être*. Le principe de causalité, pour les associationnistes, n'est qu'un rapport de succession entre l'antécédent et le conséquent; mais la succession n'est pas la causalité; l'expérience nous montre des successions invariables de phénomènes où l'antécédent n'est pas la cause du conséquent, par exemple la nuit et le jour, la vie et la mort. Les sens nous révèlent des coexistences, des contiguïtés, des successions, ils ne nous disent rien de la solidarité métaphysique des deux termes du rapport, du lien nécessaire qui les unit en vertu de leur essence, de l'énergie productrice de l'antécédent qui seule est la raison suffisante du conséquent. — Ajoutons encore que les habitudes ne se forment que

progressivement, ce n'est aussi que progressivement que les principes doivent, d'après cette hypothèse, acquérir leur certitude; mais la conscience nous révèle que l'intelligence les affirme avec certitude au premier coup. Les enfants, qui n'ont pu prendre de telles habitudes, manifestent qu'ils possèdent les premiers principes: à propos de tout ils demandent la cause. Enfin on peut dire que les observations, qui nous fournissent les matériaux de nos connaissances, sont en nombre extrêmement restreint et incomplet. Les cas où la causalité nous échappe, par exemple, sont bien plus nombreux que ceux où nous la connaissons; par conséquent, si le principe de causalité doit naître de l'habitude d'associer l'idée de cause à toutes les successions de phénomènes, il ne naîtra jamais. Ce principe (et on peut en dire autant de tous les autres) dépasse le cadre étroit de l'explication phénoménale. L'expérience, l'association et l'habitude sont donc insuffisantes pour rendre raison de la nécessité et de l'universalité des notions et des vérités premières.

6° *L'évolutionnisme.* — L'empirisme et l'associationisme se bornaient à l'individu pour expliquer les principes; l'évolutionnisme ou héréditarisme d'H. Spencer, ajoute l'hérédité et complète l'expérience individuelle par l'expérience de la race. Les principes acquis par la race seraient innés, dans l'individu, tout comme les instincts; ils constitueraient la mémoire de l'espèce.

— L'empirisme ainsi transformé garde son caractère. La loi de l'hérédité, loi de conservation et de transmission dans l'espèce, laisse subsister les mêmes difficultés pour la formation des principes chez le premier ancêtre de la race. Si, dans l'état actuel, l'homme ne peut penser sans les principes, comment l'aurait-il pu à une époque antérieure? Il faudrait admettre qu'il y a eu un moment où les principes n'étaient pas nécessaires et qu'il pourra en avoir un où ils ne le seront plus; car, ce que l'expérience a fait, elle peut le défaire; une habitude peut toujours être détruite par une habitude contraire. Or il est impossible de se représenter un état de cette nature, où l'esprit puisse penser sans principes. L'affirmation de la nécessité qui lie l'effet à la cause, la chose qui reçoit ou qui devient à la chose qui donne ou qui fait devenir, est immédiate, contemporaine du premier acte intellectuel, du premier jugement concret où elle était impliquée.

L'influence de l'association, de l'habitude et de l'hérédité est incontestable et considérable; mais l'expérience prouve qu'elle a des bornes, et la raison démontre qu'on ne saurait tirer le plus du moins, celui-là n'étant pas contenu dans celui-ci. Il ne peut y avoir dans le tout que ce qu'il y a dans les parties; l'expérience de l'espèce n'est que la somme des expériences individuelles; si l'expérience d'un seul homme ne peut trouver la nécessité dans les faits contingents, celle des ancêtres, quelque prolongée qu'elle soit, ne le pourra pas davantage. Si, d'ailleurs, l'explication associationniste et évolutionniste était bonne, nous devrions en conclure que toute association habituelle d'idées, surtout lorsqu'elle est l'œuvre des siècles et qu'elle s'est fixée par l'hérédité, doit nous apparaître avec un caractère d'absolue nécessité. Or la conscience nous atteste qu'il y a en nous des associations habituelles d'idées qui n'ont aucune analogie avec les idées nécessaires. Lorsque je dis : Le soleil se lève toujours à l'Orient, tout corps est impénétrable, — j'énonce des faits constants, invariables, qui ont à mes yeux la valeur d'une loi empirique et contingente, et nullement le caractère d'une absolue nécessité. Mais quand je dis : Deux et deux font quatre, tout ce qui commence a une cause, il faut faire le bien et éviter le mal, — j'énonce une nécessité intrinsèque, que j'ai découverte dans ces notions; ces jugements m'apparaissent comme tellement absolus, que l'hypothèse contraire implique une impossibilité. On sait, d'ailleurs, que l'hérédité devient de moins en moins efficace, à mesure que l'on s'éloigne de l'ordre physiologique pour s'élever à l'ordre intellectuel et moral. L'hérédité intellectuelle est une exception.

On le voit, l'empirisme, si ingénieuses que soient les formes sous lesquelles on le présente, est impuissant à rendre compte d'aucun des caractères essentiels

qui appartiennent aux notions et aux vérités premières. Il faut avoir recours à une faculté supérieure au sens, à un pouvoir *sui generis* de l'intelligence qui, suivant l'étymologie du mot, *intus legere*, « lit au dedans » de l'objet sensible le concept qui s'y trouve réalisé et les rapports nécessaires qui relient les concepts entre eux.

REMARQUE. — Il y a entre l'évolutionnisme proprement dit et l'héréditarisme cette différence que l'évolutionnisme, au lieu de considérer la transmission héréditaire et le progrès seulement dans le cadre d'une espèce, l'envisage dans la série entière des êtres, considérés comme descendant tous d'une origine commune, la cellule, et se transformant les uns dans les autres par évolution. La connaissance irait se perfectionnant, depuis les plus humbles sensations chez les animaux, jusqu'aux généralisations les plus élevées chez l'homme.

Théories idéalistes. — Les principales sont :

1° *La préexistence des âmes et la réminiscence d'une vie antérieure*, de Platon. — Cette hypothèse est *contradictoire* et *inacceptable*. — *Contradictoire*, car, d'après Platon, le corps serait à la fois la cause de la perte et de l'acquisition de la science. Avant son union avec le corps, l'âme était en communication avec les formes intelligibles, que Platon appelle les idées, et elle puisait là toute la science, dont elle pouvait user sans entrave; mais son union avec le corps l'a enchaînée et comme absorbée, au point qu'elle a oublié la science acquise dans un état antérieur. Les sens la réveillent, la font rentrer en elle-même, et l'excitent à se souvenir de la science oubliée. — *Inacceptable*, d'abord parce qu'une vie et une science totalement oubliées ne sauraient être affirmées; ensuite, parce que l'union de l'âme au corps serait une déchéance, et non une union naturelle, ce qui est naturel à un être n'étant pas un obstacle à l'exécution de ses actes.

2° *La vision en Dieu ou ontologisme*, de Malebranche. — D'après Malebranche, qui accepte, en la modifiant, l'idée de Platon, l'entendement est la faculté de recevoir les idées; il n'a qu'un rôle purement passif. C'est par leurs idées ou leurs types, qui sont en Dieu, que nous connaissons les êtres. Dieu seul contient l'essence des êtres, c'est-à-dire les types de tout ce qui est créé ou possible, et c'est en lui que notre âme, qui lui est intimement unie, les contemple par une intuition immédiate. — Cette doctrine est très élevée; mais elle méconnaît la nature de l'entendement, les conditions de la science humaine, qui part du contingent pour s'élever au nécessaire, enfin les relations de la créature avec le Créateur, qui ne sont pas, dans l'ordre naturel, ce que suppose Malebranche. Nos idées générales, disent les ontologistes, sont absolues, nécessaires, éternelles; elles ne peuvent donc être aperçues qu'en Dieu seul.

L'objection confond deux choses distinctes, c'est-à-dire l'idée avec son objet. L'ontologisme prend toujours l'idée dans le sens objectif, en tant que désignant l'objet conçu par l'intelligence. Cette manière de raisonner n'est pas légitime. Ce qui constitue l'essence de l'idée, ce n'est point un objet, soit contingent, soit nécessaire, mais une conception de l'entendement, une représentation intellectuelle d'une chose quelconque, ou, pour parler avec Bossuet, ce qui représente à l'entendement la vérité de l'objet entendu. Elle s'acquiert par l'abstraction et la généralisation, sans qu'il soit besoin de recourir à la vision en Dieu.

« Cette vision répugne aux faits de la conscience les plus avérés : c'est un fait que nous n'avons aucune idée qui ne soit accompagnée d'une image sensible et comme enveloppée en elle. Or il n'en serait pas ainsi pour nos idées générales spirituelles, si nous les apercevions soit en Dieu, soit en elles-mêmes, puisqu'il n'y a en Dieu rien de semblable et que, par leur nature, elles sont tout à fait dégagées de la matière... La conscience ne rend aucun témoignage de cette prétendue vision et elle ne peut pas en rendre, parce que la vision ou l'intuition de Dieu est impossible à l'intelligence humaine et dépasse ses forces naturelles. » (Voir P. VALLET, *Histoire de la phil.*)

3° *Les idées innées*, de Descartes. — Descartes avait d'abord admis l'innéité absolue des idées dans l'intelligence : Dieu les y aurait déposées en même temps qu'il créait notre âme. Pressé par les objections de ses adversaires, qui lui demandaient comment ces idées ne nous sont pas toujours présentes, il répondit que le pouvoir seul de les concevoir était inné, ce qui est la vérité. — Les philosophes qui admettent l'innéité absolue des idées et des principes premiers méconnaissent la nature humaine. Si leur système était vrai, l'homme devrait émettre l'acte intellectuel à la manière de l'ange, c'est-à-dire d'une façon absolument immatérielle ou à peu près. Or cela est faux. D'après ce principe incontestable que l'opération suit l'être et lui est proportionnée, ou, en d'autres termes, que la nature de l'acte suit la nature de l'être, nous devons retrouver, dans l'acte intellectuel, les deux éléments spirituel et corporel qui composent la nature de l'homme. Pour l'âme humaine, substance spirituelle unie à un corps, les sensations sont la condition *sine qua non* de l'acquisition des idées.

4° *Les virtualités*, de Leibniz. — Les principes premiers seraient gravés dans l'âme, non à l'état de perceptions conçues actuellement, mais à l'état de *virtualités*, de prédispositions, et l'expérience serait simplement l'occasion du développement de notre raison. — C'est l'innéité sous une forme particulière. Les idées nécessaires n'étant plus, d'après ce système, que le produit de notre raison, leur certitude objective est compromise; rien ne nous garantit qu'elles ont une valeur en dehors de nous. Leibniz corrigeait heureusement le principe des sensualistes : « Rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens, » en ajoutant : « si ce n'est l'intelligence elle-même. » Il fut resté dans le vrai, s'il eût seulement admis l'innéité de la faculté, comme l'indique cette maxime.

5° *Les formes de la raison pure*, *criticisme ou idéalisme transcendantal*, de Kant. — Dans ses trois *Critiques* (de la *Raison pure*, de la *Raison pratique* et du *Jugement*), Kant se propose de déterminer la nature et les limites de la faculté de connaître. D'après ce philosophe, les lois nécessaires et universelles de l'intelligence, que nous prenons pour les lois du monde réel, sont seulement les *formes*, c'est-à-dire le cadre ou le moule imposé aux choses par notre pensée; ce sont de simples manières de concevoir les choses; elles n'ont qu'une valeur purement subjective. Les relations affirmées des êtres, n'étant pas dégagées de l'expérience et fondées sur la nature des choses, sont purement arbitraires; imposées par l'esprit; c'est nous qui tirons de nous, pour la donner aux choses, leur existence phénoménale. Les choses n'existent qu'autant que nous nous en faisons l'idée. Nos concepts ne se règlent pas sur les objets, ce sont les objets qui se règlent sur nos concepts. Ainsi, d'après Kant (*Critique de la raison pure*), les concepts et les principes premiers ne sont que des *formes* de la sensibilité, de l'entendement et de la raison pure, et n'ont qu'une valeur purement *subjective*; la raison ne peut pénétrer dans le monde des *noumènes* ou êtres véritables, et elle tombe nécessairement dans les contradictions (antinomies) toutes les fois qu'elle veut spéculer sur l'absolu; la connaissance de ce qui est par delà le phénomène ou l'apparence (le transcendantal) est purement illusoire et chimérique.

— D'après cette théorie, que le sens commun suffit à réfuter, quand elle est clairement formulée, ce n'est plus la raison qui est subordonnée à la vérité, mais la vérité à la raison; la connaissance ne se règle pas sur les objets, mais les objets sur la connaissance. On a beau avoir l'idée d'arbre, par exemple, cette idée est fautive, et on est dans l'erreur, si l'objet ne correspond pas à l'idée. Cette doctrine attribue à l'intelligence humaine un rôle qui n'appartient qu'à l'intelligence divine, laquelle, dit Bossuet, « rend les choses conformes à sa pensée éternelle. » Le sens commun et l'expérience protestent, autant que la raison philosophique, contre cette doctrine, et nous montrent qu'il y a harmonie entre les conceptions de l'entendement et la réalité. Les notions et vérités premières sont, sans doute, nécessaires d'une nécessité *subjective*, puisqu'elles s'imposent à l'esprit d'une manière invincible; mais elles sont aussi nécessaires

d'une nécessité *objective*, qui tient à l'essence des choses; elles existent hors de notre esprit et indépendamment de notre esprit, immuables et absolues.

6° *Traditionnalisme et raison impersonnelle*. — A ces systèmes idéalistes on peut encore ajouter le *traditionnalisme*, de de Bonald, qui soutient que les idées et principes premiers ont été révélés par Dieu au premier homme et se sont transmis de génération en génération, avec le langage; — et la théorie de la *raison impersonnelle*, professée par Cousin et Fr. Bouillier, d'après laquelle le principe de nos connaissances, dans ce qu'elles ont de plus élevé, n'est pas propre et personnel à l'individu, mais que c'est la raison divine qui, éclairant les esprits d'une commune lumière, pense en eux et par eux.

— On réfutera la théorie traditionaliste en parlant de l'origine du langage (21^e leçon). Quant à celle de la *raison impersonnelle*, elle contredit notre conscience, dont le témoignage atteste que notre raison a un caractère personnel, individuel; que ce qui pense en nous n'est autre que nous-même et non pas Dieu, bien que ce soit lui qui nous fait penser, c'est-à-dire qui donne à notre esprit la vertu nécessaire pour penser.

Solution spiritualiste ou empirico-rationnelle. — Ni l'expérience seule ni la raison seule ne suffisent à expliquer l'origine des idées et des principes premiers. Le spiritualisme fait la part de l'expérience et de la *raison*; il enseigne que la *raison*, par sa vertu propre, mais avec le concours et à l'occasion des données expérimentales, acquiert les notions et vérités premières. La part principale appartient à la raison; mais l'expérience a un rôle nécessaire, celui de fournir les matériaux de la connaissance. Il va de soi qu'il s'agit, non de la connaissance sensible, commune à l'homme et à l'animal, et qui consiste en images et associations d'images, mais de la connaissance intellectuelle, qui diffère essentiellement de la connaissance sensible. L'homme étant une âme spirituelle unie substantiellement à un corps, on doit retrouver dans ses actes la trace de ces parties composantes. C'est d'ailleurs un fait d'expérience que nous puisons la science dans les choses sensibles; car, là où un sens fait défaut, là aussi manque la science correspondante; un aveugle, par exemple, ne connaît rien des couleurs.

Saint Thomas (et les scolastiques avec lui) explique l'origine des idées par un double principe : les *sensations* et les *opérations de l'intelligence*. Il admet, comme les sensualistes, la formule : « Rien n'est dans l'esprit qui n'ait passé par les sens; » mais il l'entend et il l'explique d'une manière toute différente. Pour les sensualistes, la sensation est la *cause totale* des idées; pour saint Thomas, elle est le point de départ de toutes les idées, mais elle n'en est que la *cause partielle*; car aucune idée ne se forme sans *abstraction*. — C'est l'activité de l'entendement qui produit l'idée ou perception intellectuelle, à propos de la sensation ou perception sensible. Entre la sensation et l'idée, entre la perception sensible et la perception intellectuelle, il y a, non une différence de degré, mais une différence de nature. La sensation n'est pas la cause efficiente de l'idée, elle n'en est que l'occasion, la condition, la matière. « L'intelligence est supérieure aux sens, mais elle a besoin de leur concours; il ne faut pas chercher l'origine des idées dans le corps ou l'âme seulement, mais dans le corps et l'âme réunis. » (S. THOMAS.)

Origine des idées d'infini, d'absolu, de nécessaire. — Comment l'esprit humain peut-il tirer l'infini du fini, l'absolu du relatif, le nécessaire du contingent, l'universel du particulier? C'est par la puissance d'abstraire et de généraliser. L'idée de l'infini, par exemple, se compose de deux éléments, l'un positif : une qualité constatée dans un être quelconque; l'autre négatif, fourni par l'abstraction, qui supprime la limite. La bonté, la beauté, la force infinies sont ces mêmes qualités positives, moins les limites qu'elles ont dans les êtres contingents. L'idée de l'infini, telle que nous l'avons, est donc une idée abstraite, qui

ne constitue pas une intuition de l'infini réel, mais simplement la vision d'une perfection particulière et la négation de sa limite.

Ainsi notre raison s'élève, par l'abstraction, du fini à l'infini, du relatif à l'absolu, de l'imparfait au parfait; elle conçoit l'immuable à propos du changeant, la cause première à propos des causes secondes, et, à propos de tout, l'être par soi, Dieu.

La raison ne nous rend pas seulement capables de comprendre le monde, mais de le dépasser. Elle entend naturellement que le relatif, le fini, l'imparfait, le contingent supposent l'absolu, l'infini, le parfait, le nécessaire.

(Lire les deux premières élévations de Bossuet sur les mystères : *L'être de Dieu. — La perfection et l'éternité de Dieu.*)

Part de l'expérience et de la raison dans la formation des idées et des principes. — Tout ce qui est *contingent* dans nos idées et nos principes vient de l'expérience, c'est-à-dire des sens, de la conscience psychologique et du travail fait par l'intelligence sur les données des sens et de la conscience.

Tout ce qui est *nécessaire* et *universel* dans nos idées vient de la raison. Il en vient par l'abstraction. Étant le résultat de l'abstraction, toute idée universelle est par là même éternelle et nécessaire, quant à son objet. L'universel, en effet, est ce qui fait abstraction du temps et de l'espace, et que l'on conçoit comme affranchi de ces deux caractères. — Le caractère de nécessité découle de même de celui d'universalité : si l'universel n'implique pas ce qui convient à tel ou tel individu, mais seulement ce qui convient à tous les individus de l'espèce, et ce que l'esprit remarque en eux avant tout le reste, il exprime dès lors ce qui constitue leur essence ou nature, ce qui ne peut pas ne pas leur convenir. Soit, par exemple, le principe : *Tout effet suppose une cause*. Ce principe ne veut pas dire qu'en fait il y a dans le monde des effets et des causes, mais simplement que, s'il y a des effets, il est nécessaire qu'il y ait des causes; en un mot, que l'idée de fait est tellement liée à l'idée de cause, que le contraire ne se peut concevoir.

Les objets matériels ont à la fois une essence propre et un caractère individuel et concret. L'intelligence dégage l'essence, c'est-à-dire l'idée, à propos de l'individuel et du concret. Il faut donc admettre, non que les idées et les vérités premières sont *innées*, mais que notre âme possède la *faculté naturelle*, ou *innée*, de les produire. « Il n'y a d'inné, dit saint Thomas, que la lumière rationnelle, au moyen de laquelle les principes sont connus immédiatement. »

Il est donc exact de dire avec saint Augustin : « L'homme n'enseigne pas l'homme; » ce qui signifie que les vérités premières ne s'enseignent pas, qu'elles sont la base et la condition essentielle de toute science.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Proverbes se rapportant à l'idée de fin. — *Qui veut la fin veut les moyens*, c'est-à-dire la fin implique les moyens. Ce n'est pas vouloir la fin que de ne pas vouloir les moyens nécessaires pour l'atteindre; vouloir la fin et ne pas vouloir les moyens, c'est se contredire; c'est à la fois vouloir et ne pas vouloir. C'est le cas du paresseux : il veut et ne veut pas (Prov.). Il voudrait toujours et ne veut jamais (BOSSUET). Le sens de ce proverbe se retrouve, à quelque distance près, dans les suivants : *Aide-toi, le ciel t'aidera*; — *qui veut l'effet veut la cause*; — qui ne veut point l'effet ne doit point vouloir la cause. Les proverbes : *On récolte ce que l'on a semé*; — *on est puni par où l'on pêche*, reviennent à ceci : on a posé la cause, on subit l'effet; on n'a pas pris les moyens, on n'a pas atteint la fin. — Rien n'arrive au hasard; tout dans l'univers est un enchaînement de causes et d'effets, de moyens et de fins. Le sort, le hasard, la fortune,

le destin, une bonne ou une mauvaise étoile, sont de vains mots. On est ce que l'on se fait; chacun est fils de ses œuvres, arbitre de sa destinée¹.

La fin justifie les moyens se dit pour excuser des moyens coupables en considérant la bonté de la fin. Fausse maxime : ce qui est contraire à l'honnêteté, à la justice ne peut être excusé ou justifié par le but que l'on se propose. L'intention, quelque bonne qu'on la suppose, ne saurait changer la nature des actes, et du mal faire le bien.

Le salut du peuple est la suprême loi. — Sans doute; mais, pour un peuple comme pour un individu, il n'y a de salut que dans la justice; la justice est elle-même le salut. *Tout ce qui est nécessaire est légitime.*.. Sans doute encore; mais il n'y a de nécessaire que l'ordre, la justice. Il n'est pas nécessaire, par exemple, que tel homme vive; ce qui l'est, c'est qu'il soit juste, honnête, bon, et il n'a pas le droit de conserver sa vie au prix d'une lâcheté, d'un crime, d'une injustice²; il n'est pas nécessaire que tel peuple vive; mais il l'est qu'il conforme ses mœurs, ses lois politiques et civiles à la loi morale universelle, et mieux vaut, pour lui, périr plutôt que de vivre dans l'injustice et le dérèglement.

La fin couronne l'œuvre, c'est-à-dire que dans les entreprises, dans les affaires, on regarde le succès, et s'il est bon, on oublie le reste³ (LITTRÉ). Ce proverbe se dit encore pour exprimer que l'on doit persévérer jusqu'à la fin, que la vertu ne doit pas se décourager (Id.); que, si le but est atteint, tout est gagné; que, s'il ne l'est pas, tout est manqué.

C'est le sens de ces paroles de l'Évangile : *Celui-là seul sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin*; — *Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière soi, est impropre au royaume des cieux*; — de ces paroles de Napoléon : *Rien n'est fait tant qu'il reste à faire*; c'est-à-dire rien n'est fait tant que le but n'est pas atteint; — de ce vers de Corneille : *Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève*. On commence pour finir, on se met en route pour arriver, on sème pour moissonner, on tend au but pour l'atteindre. Tout est moyen relativement au but. Les moyens ne sont rien, s'ils ne mènent pas au but; ils cessent même d'être des moyens, car ils ne sont moyens qu'en vue du but.

En toute chose il faut considérer la fin. (LA FONTAINE, III, v.) Il ne faut pas s'engager dans une affaire sans en prévoir l'issue (LITTRÉ); il ne faut pas aller à l'aventure, agir à l'aveugle; il faut savoir ce que l'on fait, où l'on va, prévoir les conséquences des actes que l'on pose, des maximes que l'on suit, des moyens que l'on emploie. Au fond, il n'y a qu'un but qu'il faut considérer en toutes choses, une fin dans laquelle rentrent toutes les fins secondaires et relatives, et pour laquelle celles-ci doivent être des moyens. C'est ce que nous rappellent ces devises de la chevalerie chrétienne : *Fais ce que dois, advienne que pourra*⁴; — *Mourir, mais non faillir*. Et ces paroles de l'Évangile : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* — *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et vous aurez le reste par surcroît.*

Un homme sans but est, par cela même, sans énergie. (DE TOCQUEVILLE.)

Le but est la raison d'être de l'énergie. On ne conçoit pas plus l'énergie sans

¹ Voir BALMÉS, *Art d'arriver au vrai*, XXII, 35. Voir dans le même ouvrage l'examen du proverbe : Chacun est le fils de ses œuvres; ainsi que : — l'homme hâï; — l'homme ruiné; — l'homme d'esprit insolvable et le rustre opulent. (Chap. XXII.)

² Il vaut mieux n'être pas que de vivre avili. (THOMAS.)

Et qui peut vivre infâme est indigne du jour. (CORNEILLE.)

L'honneur aux nobles cœurs est plus cher que la vie. (Id.)

Pas de tête, plutôt qu'une souillure au front. (V. HUGO.)

La gloire des grands hommes doit toujours se mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'obtenir. (LA ROCHEFOUCAULD.)

³ Le crime que couronne le succès n'en est pas moins un crime, et rien ne peut justifier l'homme qui, pour réussir, a failli à son devoir. « Tu domines le monde, ange ou démon, qu'importe? » (V. HUGO.) Il importe de tout, il y va de tout, puisqu'il y va de la justice.

⁴ « Faites votre devoir et laissez faire aux dieux, » dit le vieil Horace à ses enfants, en les envoyant au combat. Et Polyeucte, allant détruire les idoles : « Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste. » Tous les chefs-d'œuvre de Corneille sont un commentaire vivant de cette devise.

« Le prince de Condé, dit Bossuet, avait pour maxime (écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes) que, dans les grandes actions, il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. »

Rappelons encore la belle devise des Canadiens : « Aime Dieu, et va ton chemin, » et